

Le mystère de la conversion



« En un instant, mon cœur fut touché et je crus... J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable... Un seul éclair: Que les gens qui croient sont heureux! Si c'était vrai pourtant? C'est vrai. Dieu existe, il est là. C'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi. Il m'aime, il m'appelle. » Paul Claudel

Source: Pixvels.com

Le Christ vient dans l'inattendu de la rencontre. Il œuvre toujours: « Mon Père jusqu'à présent est toujours à l'œuvre, et moi aussi je suis à l'œuvre » (Jn 5,17).

Aujourd'hui comme hier, des hommes et des femmes très divers cherchent un sens à leur vie; ils ont reçu une lumière et marchent sur le chemin qui les conduira, à la conversion, au baptême, à la confirmation.

La conversion, merveille de la bonté de Dieu dans le secret du cœur de l'homme, échappe à l'emprise des mots et du regard. Et le témoignage balbutiant de convertis qui ont reçu le courage de la foi invite chaque chrétien à se convertir sans cesse pour être fidèle à son appel.

« Toute conversion est le fruit glorieux d'une coopération entre la Grâce de Dieu et la Liberté de l'homme ». Antoine Scherrer nous aide à réfléchir: Dieu a l'initiative. Il convie des êtres libres à entrer dans sa communion d'amour.

Convertie à Taïwan à l'âge de 19 ans, Chiou-lienne nous confie son cheminement de foi: « La joie et la foi en Christ embellissent chaque couche de la vie d'une couleur différente. »

Adrienne de La Fuente, danseuse américaine, est passée d'une foi évangélique à une foi catholique. Sa conversion est intimement liée à la découverte du mystère de l'incarnation.

15 mai 2003, mémoire d'une révolution intérieure pour Réginald Gaillard. Depuis, il « sait que l'Éternité, le temps d'une visite éblouissante, peut faire irruption dans le quotidien de nos vies. »

Sous forme de courtes méditations, Anne-Catherine Tiri-Lantin nous livre son chemin de vie chrétienne depuis sa conversion, il y a 18 ans.

Ynès, issue d'une famille marquée par diverses appartenances religieuses, a choisi la religion catholique et a reçu le baptême récemment. Elle nous parle de sa foi en mouvement.

En égrenant les noms de témoins des XX^e et XXI^e siècles enfantés à la grâce, Pierre Monastier nous invite à l'intériorité; chacun a sa part de mystère à vivre!

*Pour l'équipe de rédaction
Véronique Bontemps*

Pour demander le baptême, recevoir le sacrement de confirmation ou l'Eucharistie, contactez les services du catéchuménat :



À Bruxelles

02/533.29.61

Genev.cornette@skynet.be



Au Brabant wallon

010/235.287 - 0495/18.23.26

catechumenat@bwcatho.be

Le mystère de la conversion

La conversion est un mystère, une floraison dont les germinations sont secrètes et les racines profondément recelées dans la nuit. Qu'est-ce qu'une conversion? Seul Dieu pourrait nous le dire, qui en est l'auteur... Dès lors, n'est-il pas présomptueux de vouloir répondre à cette question? Au contraire. Puisque Dieu nous a créés à son Image et a daigné se révéler à nous, n'est-ce pas plutôt lui faire honneur que de chercher, en balbutiant, à faire résonner dans nos pauvres mots des mystères si grands? N'est-ce pas se convertir que de chercher, de toute notre intelligence, à comprendre ce qu'il opère en nous par sa puissance?

Toute conversion est le fruit glorieux d'une coopération entre la Grâce de Dieu et la Liberté de l'homme. Certes, comme l'a dit Pascal, notre intelligence est trop émoussée et notre volonté trop débile pour que nous sachions comment une telle coopération est possible. Aussi tombons-nous souvent dans des erreurs contraires, tantôt niant la liberté, croyant ainsi exalter la toute-puissance divine; tantôt ravalant l'efficacité de la grâce en croyant promouvoir les mérites de l'homme. Seule la théologie catholique est assez souple et assez solide pour tenir ensemble, de manière irréfragable, tous les anneaux de cette chaîne souple que l'on appelle des *dogmes*, et que les médiévaux nommaient plus justement des *articles* de foi, soulignant ainsi leur connexion organique – les articles étant entre eux dans le même rapport que les os du squelette.

Ainsi du mystère de la conversion, qui unit dans la même cime ces deux pentes apparemment inconciliables que sont la liberté divine d'une part, celle de l'homme d'autre part. La question est donc de savoir comment les articuler.

LIBRE PAR, AVEC ET EN DIEU

Certains disent en effet, à la manière de Pélage, ce moine du V^e siècle que combattit saint Augustin: si nous sommes libres de nous convertir, c'est-à-dire d'accepter la grâce, c'est que nous sommes les premiers auteurs de notre conversion; c'est nous et nous seuls qui avons l'initiative. Bien sûr, Dieu nous appelle le premier, mais lorsque nous nous retournons vers Lui pour le suivre, c'est notre liberté qui fait le premier pas. À quoi il faut répondre: comment une créature pourrait-elle être la *cause première* de quoi que ce soit? Cette erreur funeste portera ses ultimes conséquences dans ce sophisme de Jean-Paul Sartre: si je suis libre, Dieu n'existe pas; si Dieu existe, alors je ne suis pas libre.

*« Ce que Dieu veut,
en tant que créateur,
c'est des êtres qui soient
libres de recevoir ses dons. »*

Derrière une telle assertion, on trouve l'idée, déjà contenue dans la thèse de Pélage, que toute action de Dieu sur moi viendrait ternir la pureté absolue de mon libre-arbitre. Si je suis libre, il faut que je sois le seul et unique auteur de mon action et de ma vie; or, si Dieu est l'auteur de mon être et de ma liberté, je ne serai plus le seul auteur de mes actes. Donc Dieu n'existe pas: car je suis libre, et je ne peux me réfugier dans cette espèce de fatalité que constitue l'idée de providence pour me défausser de ma responsabilité. Dès lors, la véritable conversion consistera-t-elle, pour Sartre, à refuser et nier Dieu, puisqu'il semble que celui qui s'oppose fasse preuve de plus de liberté que celui qui accepte. À la racine de cette erreur, il y a une fausse conception de la causalité divine. On met au même niveau le créé et l'incréé, la nature et la grâce, et on les regarde comme s'il s'agissait d'un combat de boxe - qui va gagner? qui va perdre? - étant entendu que l'un ne peut gagner que de supplanter l'autre. Outre qu'une telle conception se révèle fort naïve en ce qu'elle se méprend sur le rapport du créateur et de la créature, elle est déjà erronée sur le plan des choses créées. Est-ce que les couleurs deviennent plus vives de se dérober à la lumière du soleil? N'est-ce pas en se tournant vers lui qu'elles resplendent avec le plus d'intensité? Est-ce que l'enfant ne devient libre qu'en s'opposant à ses parents, à ses maîtres, à ses aînés? Ne devient-il pas plutôt libre *parce que* ses parents l'ont éduqué? Et si cela est vrai de la nature physique ou humaine, combien plus de la vie surna-



Source: Pexels.com



Source: Pexels.com

turelle! Exister pour une créature, ce n'est pas être *en-dehors* ou *contre* Dieu, mais être *par* Lui, *avec* Lui et *en* Lui. Ainsi le sécateur ne coupe-t-il si bien que parce qu'il est entre les mains d'un bon jardinier. Cette comparaison est boiteuse – nous ne sommes pas des sécateurs – mais ce qui est vrai du sécateur l'est *analogiquement* de la liberté: elle ne diminue pas d'être entre les mains de Dieu, au contraire! Comment une chose pourrait-elle être empêchée d'être par ce qui crée son être? Il n'y a que l'orgueil qui puisse nous convaincre du contraire.

QUESTION DE CAUSALITÉ

À l'extrême opposé, il y a l'erreur, non moins pernicieuse, qui consiste à rabaisser le libre-arbitre en vue d'exalter la toute-puissance divine. Telle est la position des Jansénistes et des Protestants: la Grâce est efficace, sans quoi Dieu ne serait pas tout-puissant; partant, elle est irrésistible et c'est pourquoi Dieu ne peut nous sauver que malgré nous. Si nous sommes prédestinés, c'est que notre liberté n'a aucune part, ou une part bien négligeable, dans cette élection qui s'empare de la volonté comme un aigle prend dans ses serres l'agneau qu'il s'est choisi. Dieu est donc le seul et unique auteur de la conversion; la seule liberté qui nous reste est d'acquiescer après coup à la faveur terrible qu'il nous fait.

Pour être apparemment opposée à la première, cette erreur n'en dérive pas moins d'une méprise analogue. On retombe dans la vision concurrentielle de la créature et du Créateur dont nous parlions tout à l'heure. Afin d'éclaircir ce problème, prenons un exemple. Si le bûcheron se sert d'une hache pour couper une bûche, comment devons-nous qualifier leurs causalités respectives? Disons-nous que la coupe est 50% du bûcheron

et 50% de la hache? Mais le bûcheron n'aurait rien pu couper sans cette dernière, et il est faux de dire que le premier coupe une partie et la seconde l'autre: ce sont les deux qui coupent la même bûche tout entière. On ne pourra pas plus dire que le bûcheron coupe 100% et la bûche 0% ou l'inverse. L'enjeu est de tenir ensemble ces deux vérités: le bûcheron coupe avec la hache toute la bûche. Cependant, il y a entre eux un ordre de causalité tel que le bûcheron coupe la bûche *en tant que cause première* et la hache *en tant que cause seconde*. Il n'y a donc aucune concurrence entre les causes, de sorte que l'on peut dire que l'acte est *tout entier* de l'un et *tout entier* de l'autre, mais pas selon le même rapport.

IL NOUS A AIMÉS LE PREMIER

De la même manière, Dieu est la cause première de toute conversion. C'est Lui qui « nous a aimés le premier », ainsi que le rappelle saint Jean. À Lui seul appartient l'initiative souveraine. Mais il faut ajouter que ce que Dieu veut, en tant que créateur, c'est des êtres qui soient libres de recevoir ses dons, et c'est pourquoi, selon Thomas d'Aquin, ce qu'il cherche avant tout en créant, c'est à conférer à d'autres que Lui la dignité d'être causes. Nous sommes donc les auteurs de nos conversions en tant que causes secondes. Plus Dieu agit en nous, plus nous sommes libres. Loin d'amoindrir notre volonté, l'action divine la promet dans son ordre, la dilate en lui communiquant sa ressemblance. C'est ce que la vie des saints illustre abondamment, et qui faisait dire à saint Augustin que « lorsque Dieu couronne nos mérites, il couronne ses propres dons. »

Antoine Scherrer

La Bible, Parole vivante ma nourriture et ma force!

Mariée à un Belge qu'elle a rencontré durant ses études à Louvain-la-Neuve, Chiou-Lienne est née à Taïwan, élevée dans une famille de culture taoïste-bouddhiste. Cette maman de quatre enfants a rencontré Jésus-Christ à l'âge de 15-16 ans, alors qu'elle faisait ses études au collège des sœurs ursulines Wen-Tzao à Kaohsiung. Rencontre avec cette habitante engagée du quartier de Lauzelle.

Comment avez-vous rencontré le christ?

À l'école, certaines périodes de l'année étaient rythmées par la prière à Marie. C'était tout à fait assimilé à la vie scolaire, les catholiques avaient l'habitude d'y participer. Le couvent des religieuses était intégré aux bâtiments scolaires, elles y étaient nombreuses, et de toutes les nationalités. Tout a commencé lorsqu'en 3^e année une vieille sœur haïtienne a proposé une lecture biblique en anglais...

Une conversion fulgurante ou un cheminement?

Avant cette rencontre, je participais à un groupe de prière protestant. L'entente était bonne mais dès qu'on parlait de baptême, j'étais sur la réserve car je ressentais un conflit entre la pratique religieuse chrétienne et les pratiques familiales de ma culture. Dans ma famille, la religion taoïste se mélange de croyances populaires proche du bouddhisme avec une composante marquée pour le culte des ancêtres. Et cela, je ne pouvais le pratiquer. J'éprouvais donc un antagonisme culturel, et m'interrogeais : pourquoi la foi provoque ce genre de conflit? Où se trouve l'essentiel?

Plus tard, vers la fin de mes 17 ans, de plus en plus attirée par la religion catholique, j'ai décidé de suivre le catéchisme

donné par les sœurs, d'assister tous les jours à la messe et de prier. «Donne-moi la foi», ai-je demandé au Seigneur tous les jours pendant trois ans.

Après votre baptême, comment s'organise votre vie?

J'ai été baptisée à Pâques, à 19 ans. Un an plus tard, j'ai quitté l'internat et ma famille à la recherche d'un travail pour m'assumer financièrement et faire vivre mes parents. Dans les quatre à cinq années qui ont suivi mon baptême, j'éprouvais la nécessité d'aller à la messe et de communier quotidiennement. Mais j'avais aussi besoin de contacts avec des communautés chrétiennes pour chercher et cheminer ensemble... car si on est touché par l'esprit du Christ, on ne peut le garder pour soi : la foi c'est un don, je l'ai reçu, il faut le faire fleurir et le partager. C'est alors que j'ai pensé à fréquenter un groupe laïc chrétien : j'étais séduite par l'esprit d'indépendance et d'organisation des CVX inspiré par saint Ignace. À 26 ans, j'ai voulu prendre du recul. J'ai entrepris des études à l'étranger par mes propres moyens. Je suis arrivée en Belgique où j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari.

Votre mariage s'inscrit dans la continuité de votre cheminement?

Mon mari a rejoint lui aussi les CVX, nous avons cheminé ensemble, c'est une grâce. Je me suis mariée à 33 ans, nous avons deux enfants, une fille qui a aujourd'hui 23 ans, un fils de 17 ans. En outre, il y a sept ans environ, nous avons accueilli deux petits-neveux, les petits-enfants de ma sœur aînée. Ils avaient 4 ans et demi lorsqu'ils sont arrivés dans notre foyer. Il s'agit non seulement d'une demande mais aussi d'un partage : on ne vit pas que pour soi.

Quand vous regardez votre vie d'avant, qu'est-ce qui a changé?

Quand je revois le chemin parcouru depuis mon enfance jusqu'à l'âge de 20 ans, je trouve que la vie était triste, marquée par le travail incessant, la souffrance, l'argent, et à la fin... la mort et la tombe. Depuis ma conversion, je ne me suis plus jamais sentie seule. La foi chrétienne m'inspire et m'attire, parce que la joie et la foi en Christ embellissent chaque couche de la vie d'une couleur différente.

*Propos recueillis par
Bernadette Lennerts*



© Famille Hagelstein

Chiou-Lienne (à gauche) devient marraine d'une adulte baptisée.

Témoignage d'Adrienne de La Fuente, danseuse américaine

« Dans le monde vous avez à souffrir, mais prenez courage : j'ai vaincu le monde ! »

(Jn 16,33)



© A. de la Fuente

J'ai grandi dans le protestantisme évangélique, en constante relation avec Dieu. À cette époque, il n'était rien que je ne demandais d'abord à Dieu : mes prières étaient exaucées et la direction à suivre m'était donnée. Dieu m'offrait constamment sa paix dans les difficultés, la joie au quotidien, ainsi que les mots justes pour témoigner de son amour à ceux qui souffraient. Plus encore, lorsque j'eus à poser la plus grande décision de ma vie adolescente, j'ai entendu la voix de Dieu, claire et distincte, comme jamais auparavant. J'avais prévu d'aller à Berkeley, université de Californie, afin de devenir danseuse professionnelle ; mais Dieu m'a dit : « Ne va pas à Berkeley ». Alors qu'un tel acte signifiait de renoncer à la danse, j'ai choisi de faire confiance en Dieu, comme je l'avais toujours fait : je suis allée à l'université jésuite de Fordham, à New York City. Cette confiance en Dieu m'a conduite à la vérité de la foi catholique, à l'homme qui allait devenir mon mari, aux études à l'étranger, au retour à la danse, enfin, à laquelle j'avais pourtant cru renoncer. Ma vie était véritablement bénie et ma relation avec Dieu raffermie et confirmée.

Lorsque je relis ma vie en tant qu'évangélique, je remarque cependant que ma foi était principalement spirituelle ou

intellectuelle. Elle se situait dans ma tête, car Dieu était pour moi un « autre ». J'étais dans un endroit et Dieu, dans un autre. Nos interactions étaient toujours un dialogue.

INCARNATION DÉVOILÉE

Les changements provoqués par ma conversion au catholicisme sont intimement liés au mystère de l'incarnation. Comme protestante évangélique, j'étais surtout centrée sur la mort et la résurrection de Jésus, et à ce que cet événement signifiait pour mon salut et celui de mes proches. Pour moi, la seule et unique raison de toutes choses restait le salut des âmes perdues ; tout ce qui n'y conduisait pas directement était moralement neutre.

Je n'avais jamais réfléchi à ce que signifiait l'incarnation, cet acte de Dieu se faisant homme, avant qu'il ne meure sur la croix. Je n'avais pas perçu la valeur qu'un tel acte apportait au corps humain et au monde matériel. Au contraire, mon corps restait extérieur, insignifiant, dévalorisé. Or le culte catholique intègre les sens et l'esprit, non seulement à travers les sacrements, mais également grâce à l'agenouillement, à l'encens, et plus généralement à tout ce qui nous stimule visuellement et auditivement.

L'incarnation m'offre, en tant que danseuse, un surcroît de sens à ce que j'aimais déjà profondément, mais dont je n'avais encore jamais senti la réelle signification. Aujourd'hui, ma danse a du sens, parce qu'elle rend hommage à ce corps que Dieu a créé, aime et sanctifie. Par ailleurs, l'incarnation est une présence, celle de Dieu avec et pour l'humanité ; la présence que je « crée » avec un public à travers la danse prend également tout son sens.

L'IRRUPTION D'UN ENFANT

Durant les cinq premières années qui ont suivi mon entrée dans l'Église catholique, à mesure que ma compréhension de la spiritualité et de la beauté du monde matériel se développait, j'ai poursuivi ma relation dialogale avec Dieu. Mais tout a brutalement changé. Moins d'un an après mon mariage, je fus enceinte, ce que je ne souhaitais pas. J'avais été élevée pour planifier et, en quelque sorte, pour idolâtrer la stabilité. Avoir un bébé à 25 ans, sans argent économisé, sans que mon mari n'ait encore de métier, alors même que j'étais celle qui apportait la majorité des revenus, n'était pas une chose responsable. Sans parler de mon désir de danser !

Si j'étais terrifiée, je détestais surtout le fait qu'il m'était alors difficile de mettre ma confiance en Dieu. Mon égoïsme me faisait préférer la danse à la fondation d'une famille. J'ai lutté chaque jour, priant pour que mes pensées et mon atti-

tude changent, jusqu'à – enfin – trouver une paix ; j'ai senti le soutien du Seigneur, me permettant de m'abandonner et d'accepter cet enfant. En plaçant de nouveau ma foi en Dieu, j'espérais néanmoins que ce que j'offrais me serait rendu de manière inattendue.

LA FOI ET LE SILENCE DE DIEU

Mais je suis tombée malade, au point qu'il ne m'était plus possible de me tenir debout, de marcher correctement. Il fallait que je travaille, que je ramène de l'argent : j'y allais en vomissant partout, dans les poubelles et au coin des rues. J'étais misérable, ne trouvant de rares moments de répit qu'allongée dans mon lit. Personne ne comprit alors, y compris les médecins, combien j'étais misérable. On ne cessait de me répéter que c'était beau, que c'était pour le mieux, que d'autres femmes avaient également connu des grossesses difficiles, que tout finirait bien... Tant de belles paroles que je voulais bien croire ! Mais je ne pouvais m'empêcher de supplier le Seigneur de me soulager un peu tout de même.

À près de six mois de grossesse, lors d'un examen de routine, la sage-femme ne put entendre le battement du cœur. Notre fille était morte. Je fus envoyée à l'hôpital pour expulser mon enfant mort, le jour même de notre premier anniversaire de mariage. Rien ne m'a été épargné. Il me fallut

36h pour commencer les contractions. Après l'expulsion, le médecin se rendit compte que le placenta ne s'était pas détaché et voulut forcer, afin d'éviter l'opération. La douleur fut alors telle que je suppliais que tout cela s'achève. Deux morceaux du placenta restèrent coincés ; il fallut finalement m'opérer. Lorsque je me réveillai de l'opération, mon corps était ravagé, ma vie brisée et mon Dieu disparu.

Ce ne fut pas la mort de ma fille qui m'a détruite, mais le fait que j'avais été abandonnée par Dieu. La mort, bien que douloureuse, était un événement tragique que je pouvais endurer avec le Seigneur à mes côtés. Le pire était que Dieu m'avait conduite à lui faire intimement confiance ; il m'a fait croire que cette grossesse douloureuse en valait la peine. Au lieu de quoi, il m'a abandonnée, me laissant dans le néant, m'opposant un silence total. J'ai quémendé une explication : silence. J'ai cherché un sens vers lequel me diriger : silence.

L'ESPÉRANCE ET LA NUIT OBSCURE

Si j'avais pu nier l'existence du Seigneur, tout aurait été plus simple. Mais sa main n'a jamais cessé d'être sur ma vie avant la grossesse, si bien que ce n'était en aucun cas une option. Oui, Dieu existe... mais qui est-Il ? Qui est ce Dieu silencieux et distant ? Ma foi, que je ne pouvais jeter au loin, devint ma douleur. La messe m'apparut presque insupportable. Je ne pouvais plus louer Dieu ni ressentir de gratitude, même devant la crucifixion. Jésus est mort pour moi afin que je sois épargnée ; or je n'ai pas été épargnée, mais crucifiée également. Combien de temps pouvais-je vivre ainsi le mystère du Samedi Saint et crier vers Dieu, lui demandant pourquoi j'avais été abandonnée ? Où était ma résurrection ?

Durant les années qui ont suivi, j'ai vécu dans une nuit obscure. J'ai étreint de tout mon être la vertu d'espérance, mais j'ignorais en réalité comment vivre entre le moment présent et cette fin heureuse, promise, attendue. J'ai repensé à ce que cela signifiait d'être chrétien lorsque j'étais protestante évangélique. Je croyais alors que tout dépendait de l'approfondissement de ma relation à Dieu ; mais ce dernier était désormais absent. On m'avait également enseigné que la joie chrétienne était ce qui nous distinguait du reste du monde, ce qui apportait le salut aux autres, comme un automatisme... La foi vécue dans le protestantisme évangélique relève finalement du discours. Car comment faire lorsque l'on ne ressent ni joie ni gratitude ? Comment pouvais-je conduire quelqu'un à la foi, dès lors que ma foi n'était que douleur ?



© A. de la Fuente



© A. de la Fuente

LA CHARITÉ ET LE CORPS DU CHRIST

Bien que je n'aie toujours pas de réponse à ces questions, que je n'entende plus Dieu comme par le passé, j'ai retrouvé une certaine paix. Tout d'abord en méditant plus profondément la crucifixion de Jésus. Si, dans l'Évangile de Jean, le Christ semble connaître la nature salvifique de sa mort, les évangiles synoptiques le décrivent comme plus hésitant sur le sens exact de cette crucifixion. Même si le geste est héroïque, ce n'est pas au-delà de la nature humaine de donner sa vie pour un autre. Comme humain parfait et comme Dieu, Jésus est évidemment capable de donner sa vie s'il sait ce qu'il fait pour le monde entier. Cependant, au lieu de penser Jésus comme un héros, c'est plus terrifiant – et peut-être même plus exact – de penser que le Christ a accepté de souffrir sans avoir la connaissance parfaite de la signification de son sacrifice. Il lutta afin de comprendre pourquoi il avait à souffrir ainsi : il implora que la coupe passât loin de lui et supplia Dieu sur la croix, demandant – en écho au psaume 22 (21) – la raison de son abandon. Mais il obéit encore, en raison de sa confiance dans le Père. Si cette interprétation est juste, je trouve une sorte de paix à vivre ma propre souffrance avec cette même incertitude.

Dans le même temps, il m'a été donné d'approfondir ce que signifie d'être membre du corps du Christ. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'être en communion avec tous les chrétiens, en offrant ma personne, c'est-à-dire ce qui fait de moi un être spécial et unique, pour gagner le monde au Christ. Mais s'il est vrai que Jésus sauve en mourant, ne suis-je pas plus parfaitement greffée à son corps en étant crucifiée à mon tour, avec lui ? Dans le Christ, ma souffrance n'est-elle pas

également salvatrice ? Je l'espère profondément, même si cela ne m'apporte ni joie ni gratitude. J'en viens simplement à accepter la réalité suivante : nous ne pouvons pas tous vivre tous les mystères de la vie chrétienne. Nous ne vivons que certains aspects du corps du Christ ; le mien est d'être clouée à la croix du Christ. Je n'aurais jamais choisi de vivre cette part de la vie de Jésus, mais j'y suis.

INCARNATION DES PROFONDEURS

J'ai perdu le Dieu avec qui j'étais en dialogue et qui interpellait mon intelligence, pour m'unir finalement toujours davantage au Dieu incarné dont je suis un membre, par l'Église catholique. Il prend lui-même part au monde matériel par son incarnation, dans les sacrements, dans les autres êtres humains, dans l'art, dans la beauté de la nature.

Alors que je lutte pour simplement trouver Dieu dans un coucher de soleil, dans le reflet d'une vitre ou dans la musique sacrée, je prends progressivement conscience que mes interactions avec le monde matériel, en raison même de l'incarnation, ont toute leur place ; elles ne sont pas des voies négligeables, méprisables, comme j'ai pu longtemps le penser, mais un chemin concret pour une foi vécue intensément, dans l'amour. C'est pourquoi je ne demande plus de réponse, ni même ne supplie Dieu de me donner une direction. Je suis ici, brisée mais présente, cherchant à trouver Dieu et à être membre du Christ en chaque chose.

*Adrienne de la Fuente
Traduit par Pierre Monastier*

Veiller l'instant

Au mieux nous héritons d'une culture religieuse ; jamais de la foi. La foi nous est donnée, par grâce. Cependant, encore faut-il percevoir comme tel ce don qui survient au moment où, certainement, l'on s'y attend le moins.

© Reginald Gallard



C'était le 15 mai 2003, à Lyon ; j'étais en déplacement professionnel. J'étais dans les rues ensoleillées de la vieille ville, à une encablure de la place Bellecour. En fin d'après-midi j'avais visité sans joie mon dernier client. Sans joie car, malgré la lumière dehors et les promesses du printemps, à l'intérieur, une vraie marée noire envahissait l'estran de mon âme...

Je me disais alors protestant – et je l'étais, assurément. Habitué de la paroisse des Billettes à Paris, je portais haut dans mon discours le particularisme huguenot, pétri d'histoire, de souvenirs de massacres, de douleurs, d'exils... Et ma grand-mère ne manquait jamais de nous rappeler, lors des repas de famille que, non, nous n'avions pas oublié la Saint-Barthélemy ! Déjà ne laissait de m'interroger cet entretien morbide de la mémoire jusqu'à la nausée. Et *quid* alors de la Michelade, à Nîmes, de notre côté ? Ne sommes-nous donc pas capables de pardon, de part et d'autre, après plus de quatre siècles ?

Premier pas de côté, premier écart par rapport à la ligne familiale et celle d'une communauté...

UNION DES TROIS BLANCHEURS

Par ailleurs, souvent me hantait la nécessité urgente, impérieuse même, de l'unité des chrétiens. Aussi le pape – l'horreur absolue pour les protestants –, devint vite chemin faisant un point de repère qu'on ne pouvait à mes yeux écarter d'un revers de manche. La nostalgie de la Maison mère me travaillait.

Tout aussi omniprésente et lancinante me taraudait la question – irréconciliable – de la Présence Réelle. Un dimanche, après le culte, j'étais encore étudiant, je dis au pasteur de Lille que je ne pouvais me défaire de l'idée d'une relation autre que simplement matérielle, avec ce morceau de vrai pain que nous mangions. Tout en moi disait qu'il s'agissait

d'autre chose qui me faisait m'en saisir avec un infini respect – quand même il n'avait pas été *réellement* consacré par un prêtre catholique. Le pasteur avait hoché la tête, incrédule, mais il avait respecté mon hésitation.

Enfin, *last but not least*, je ne pouvais me détourner du visage de Marie... En mon for je témoignais à la Vierge Marie, depuis l'enfance, grâce peut-être à mon passage dans un collège catholique, une tendresse filiale et jamais ne l'oubliais dans mes prières. Aussi m'insupportaient les quolibets de potache que mes coreligionnaires lui adressaient avec un sourire malicieux – il s'agissait de calvinistes, je n'oublie pas que les luthériens à propos de Marie sont plus mesurés.

Lyon, 15 mai 2003... Date d'une révolution intérieure. Depuis, j'y 'retourne' chaque jour, faisant acte de mémoire ; parcours de nouveau ses vieilles rues, m'éloigne de la place

des Jacobins et prends la rue Saint-Nizier où s'élève l'église éponyme, peu avenante, dans un gothique flamboyant sans flamme qui me laisse indifférent. J'y entre, en quête d'une once de paix et de silence, en marge du tumulte des rues. J'ignore qu'alors l'occupe la Communauté de l'Emmanuel, dont je ne connais même pas l'existence d'ailleurs à l'époque. J'y reste une bonne heure, prostré, incapable de prier. Une jeune femme, à l'écart, adresse sa confession à un prêtre. Ce gouffre intérieur qui m'habitait se dilate jusqu'à m'envahir. J'en ressors en pleurs, léger et comme débarrassé de la lourdeur de mon corps. Il me semble littéralement glisser sur le trottoir.

Dans la rue, je regarde les personnes que je croise comme jamais auparavant, comme si toutes soudainement accédaient au rang de frères en humanité.

ÊTRE AU MONDE

Je n'erre plus aujourd'hui ; aujourd'hui je suis au monde. Souvent je reviens, faute de pouvoir infiniment le revivre, sur ce jour qui depuis m'habite. Je m'efforce d'entretenir le



souvenir de cette force reçue afin de la sentir de nouveau se saisir de tout mon corps. Si je n'ai jamais cru au bonheur, j'ai su possible ce jour une joie surréelle à même de nous porter, pour peu que nous sachions l'accueillir et, ainsi, la laisser grandir jusqu'à ce qu'elle soit le sang de notre chair. Et je sais depuis que l'Eternité, le temps d'une visite éblouissante, peut faire irruption dans le quotidien de nos vies.

J'ai connu trois jours, oui, après le 15 mai 2003, trois jours d'une plénitude légère et profonde, puis l'inéluctable ressac de la pesanteur du monde... ses compromissions, ses trébuchements, ses chutes évitées de justesse, me rattrapant à la volée à quelque rambarde invisible... et ses vraies chutes aussi... plus vertigineuses encore qu'avant la conversion... Cependant, et c'est certainement l'une des nouveautés notables, jamais plus je n'ai perdu l'espérance dans la miséricorde de Dieu – car jamais Il ne nous abandonne –, confiant que ce qui importe est d'être *simple-*ment fidèle dans l'adversité, et persuadé que chaque jour est la promesse d'un nouveau commencement. Cette conversion a-t-elle

infléchi ma vie au quotidien? Lorsque cette question m'a été posée, j'ai d'abord pensé qu'aucune révolution de fond n'était réellement survenue. N'étais-je pas, comme luthérien, *déjà* chrétien? Certes, mais ce moment assurément n'a pas pu ne pas avoir quelque effet. Aussi me suis-je dit que si changement il y a eu, il est advenu par osmose, lentement, sans heurt, comme par une sainte contagion, sans même que je le perçoive. Oui, peut-être est-ce ma perception quotidienne du monde qui a évolué et aussi, dès lors, la nature de mes relations avec mon entourage, avec les vivants comme avec les morts, accédant à une forme de « communion des saints » – avant même que j'en connaisse précisément la définition qu'en donne l'Église.



Église St-Nizier, Lyon (France)

Peut-être, en tant qu'éditeur, ai-je mieux réalisé aussi que nous participions, avec quelques amis, à travers la revue *NUNC* et les Editions de Corlevour, à la construction de quelque chose de plus grand que nous, quelque chose qui nous dépasse, que j'aime appeler le Royaume. Cela

dans l'ombre et le silence, comme des moines, mais pleinement conscients de notre universalité.

À vrai dire, je n'en reviens pas, je n'en reviens toujours pas de ce retournement intérieur aussi total que soudain. Je prie pour que revienne et perdure ce moment absolu de douceur et de joie pleine. J'aspire à ce que jamais plus ne s'altère cet état intérieur qui s'apparente à celui de la veille, de l'attention, de la compassion. Comment se fait-il que je ne le vive plus de la même façon? La grâce m'aurait-elle abandonnée? Cette question ne m'effleure qu'aujourd'hui... Non... je le sais, je le sais parce que je le sens. D'ailleurs, récemment, lors de ma Confirmation que j'avais, je l'avoue, quelque peu envisagée comme une formalité 'administrative', quelle ne fut pas ma surprise d'être envahi par l'émotion, jusqu'aux

larmes, après que Mgr Léonard m'eut posé la main sur l'épaule... L'important reste certes qu'elle se soit manifestée une fois, car une seule fois suffit pour qu'elle laisse en notre for une trace si puissante que celle-ci accède au rang de référence absolue, en même temps qu'une perspective intérieure à suivre, cette même perspective inverse qui est celle des icônes, qui est celle du Christ lui-même, mais il n'en faut pas moins fréquenter aussi souvent que possible les sacrements qui nous rapprochent du Christ et insufflent en nous l'Esprit saint.

Patience; prions.

Réginald Gaillard

Présence du Seigneur

Le Seigneur est là, tout le temps. En même temps, il manque atrocement. Ce paradoxe est si étrange... Le nombre de fois que je lui dis, dans le secret de mon cœur: «Je t'aime. Tu me manques.» Parce que croire en Dieu, c'est être éternellement expatrié. C'est avoir le cœur qui languit de la patrie céleste.

Puis il y a les rayons de lumière, les moments de grâce et les lueurs. Ce sont des personnes généralement, par qui le Christ a choisi de nous aimer. Ils sont comme des lampes sur le bord de la route...

Suivre Jésus est l'aventure la plus extraordinaire qui soit. C'est la seule qui compte d'ailleurs, quel que soit notre état de vie. Mais c'est une lutte aussi. Parce que si Dieu est là et nous aime, il y en a aussi un qui, lui, ne nous aime pas... Il ne veut pas que nous grandissions, que nous aimions, que, tout simplement, nous marchions vers la vie éternelle. Et malheureusement, il est le prince de ce monde.

Voilà 18 ans que le Seigneur est venu me toucher jusqu'au plus profond de mon être; il est l'objet de toutes mes pensées, mes actions, mes désirs... Je brûle tellement de le faire connaître! Depuis cette rencontre, j'attends la conversion de mes plus proches: parents, frère, belle-sœur... Sainte Monique a bien attendu 20 ans la conversion de son fils – patience donc. Ce moment où ils rencontreront le Christ n'en sera que plus vrai, plus profond, plus solide.

Le plus fou est que les promesses du Seigneur ne sont pas vaines: il les tient! Il nous fait espérer en un bonheur infini... et il le donne! Petit à petit... sinon nous n'y sur-

vivrons pas... Avec le Seigneur, c'est un petit pas à la fois. Pas plus.

Plus j'avance dans la vie chrétienne, plus la vie éternelle m'apparaît comme un grand banquet de fête, autant qu'un immense champ à labourer! De la joie, oui, et du travail aussi. Je veux, comme sainte Thérèse, passer mon Ciel à faire du bien sur la terre... Si aujourd'hui ma vie chrétienne est concrète, ancrée dans le réel de ma vie de femme mariée, c'est parce que les saints du Ciel y ont mis tous leurs efforts. Le nombre de fois que j'aurais pu prendre une mauvaise voie ou, plus exactement, que je l'ai prise, et qu'ils m'ont rattrapée *in extremis!*

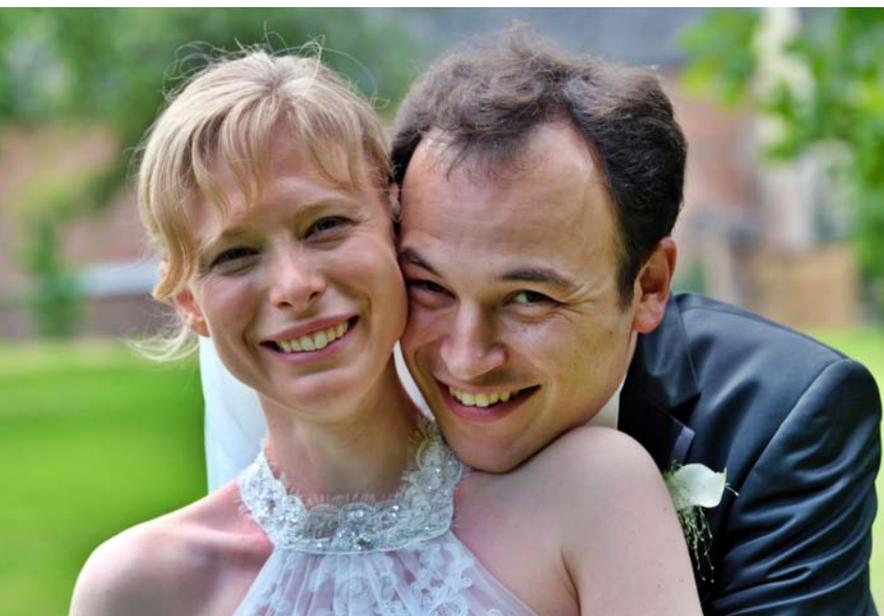
Il existe bien des voies erronées. Cela peut paraître enfantin, mais... le «bon» amoureux, ce n'est pas de la blague! La «bonne» communauté religieuse, c'est une réalité! Oui, le Seigneur a quelqu'un pour nous, il nous donne une vocation. Idem pour le travail... Il y a celui qui nous aide à transformer le monde, à nous épanouir, et celui qui met du désordre dans le monde, qui nous rend malheureux.

Le plus difficile dans la vie, c'est de faire reculer le mal, d'ouvrir les esprits, de combattre le mensonge, la méchanceté, la jalousie, l'orgueil... Nous avons, avec nous, Jésus, Marie, les sacrements, la communion des saints, l'Église, notre ange gardien, mais aussi toutes les personnes de bonne volonté: de bons accompagnateurs spirituels, médecins, professeurs, tuteurs et amis sincères.

Désirer le bien et persévérer à viser haut, telle est notre mission: être catholique est une aventure tout aussi «mystique» que «rationnelle». La foi catholique est aussi bonne pour notre âme, qu'elle l'est pour notre corps, notre intelligence et notre affectivité.

Enfin, suivre le Christ, c'est aussi mourir. Le chemin passe par la perte de tous nos repères. Par le noir, le néant. Et même peut-être plusieurs fois. C'est inévitable. Et douloureux. Mais nous le savons: nous ressusciterons avec Jésus. Alors, tout deviendra possible. Parce qu'il n'y aura plus de peur.

Anne-Catherine Tiri-Lantin



© Dominique Cellardin

Qu'a changé le baptême pour moi ?

En 2011, Ynès a reçu le sacrement du baptême. Elle avait 20 ans, et était étudiante en sciences politiques. Aujourd'hui résidente en Espagne, elle revient pour Pastoralia sur cet engagement, et sur l'impact qu'il a eu dans sa vie.



© Ville à Vivre

Le baptême est un engagement et un sacrement dont on ne mesure pas l'ampleur avant de l'avoir reçu. Avant le baptême, il y a évidemment l'euphorie de l'appel. On ne se rend pas forcément compte tout de suite de ce que cela implique. Pour ma part, j'ai vécu des moments de doute et de difficulté peu après mon baptême. Je crois que le doute est inhérent à toute démarche spirituelle. Pour être honnête, je crois même être sujette au doute quant à ma foi de manière quasi quotidienne. Néanmoins, je vois ce doute non pas comme une difficulté supplémentaire, mais plutôt comme un chemin, au sein d'un monde pétri par la complexité. On dit que « tous les chemins mènent à Rome », eh bien cela pourrait être une métaphore à associer avec la quête de Dieu !

LA FOI COMME UNE PREUVE

D'autre part, et bien que ma certitude sur l'évidence que Dieu existe soit constamment mise à l'épreuve, je crois que toute réflexion sur la foi demeure une preuve que celle-ci n'est pas morte.

La foi implique la recherche d'un absolu, d'une vérité, et c'est bien parce que rien n'est réellement acquis ou avéré, que l'on finit par rechercher Dieu, pour finir par s'en rapprocher toujours plus.

En recevant le sacrement du baptême, je ne crois pas avoir attendu quelque chose en particulier. Serait-ce peut-être parce que je n'attendais rien que le doute est venu me sur-

prendre ? Je ne pourrais l'affirmer avec certitude. Je crois que je voulais plutôt sceller mon engagement, faire preuve symboliquement d'une conversion, d'un changement qui s'était opéré en moi. Par ailleurs, je crois que le baptême est un sacrement à ne pas prendre à la légère. Ainsi, le baptême induit une promesse, et toute promesse implique une action, une responsabilité envers l'autre, et surtout envers soi-même.

Chacun trouve son action et sa responsabilité, là où il se sent le plus près de Dieu. En ce qui me concerne, ma responsabilité envers les autres a été de transmettre à d'autres l'appel du baptême, de leur faire partager mon expérience et de me mettre

d'une certaine manière à leur service. Voilà pourquoi j'ai eu beaucoup de joie à me porter volontaire pour assurer le catéchisme auprès d'ados et de jeunes ados durant environ quatre ans.

UNE FOI EN MOUVEMENT

Pour ce qui est de ma responsabilité envers moi-même, je crois que c'est le versant le plus complexe de ma conversion, car ma foi est sans cesse en mouvement. Je ne cesse de me remettre en question, et il m'est parfois difficile de me recentrer sur moi-même, de prendre le temps de me poser les bonnes questions ; alors qu'il est parfois beaucoup plus simple de s'oublier en se tournant vers les autres.

En conclusion, je pense qu'une responsabilité dans le baptême envers les autres et une responsabilité dans le baptême envers soi-même sont deux pôles complémentaires d'une même foi. Je crois donc que c'est cela que le baptême a changé pour moi, cette notion de communauté, ce tout plus grand que l'individu, qui nous dépasse, et qui nous permet malgré tout de faire Église. Finalement, c'est ce qui m'a permis de ne jamais me sentir vraiment seule.

Ynès

Dévoilement, transformation intérieure

Notre monde regorge de témoins qui ont fait l'expérience de la miséricorde divine, de cette rencontre qui ébranle nos conceptions étriquées pour faire apparaître la fondation de notre existence: l'Amour. Il faudrait égrener le nom de ces témoins, du moins ceux qui nous sont connus, comme un tourbillon de visages reliés en une prière d'action de grâce. Un chapelet de l'enfantement à la grâce, à la manière de la généalogie du Christ, ou encore de la magnifique énumération des saints dans la prière eucharistique n°1, trop souvent occultée.

CHAPELET DES ENFANTÉS

Énoncer ces personnes, c'est entrer dans l'histoire sainte, celle du peuple élu élargi par le Christ à l'Église catholique, concrète et universelle, visible et invisible. Au risque d'être fastidieux, citons quelques témoins récents, en prononçant un «Amen» intérieur pour chacun d'eux: Henri Ghéon, Paul Claudel, Eve Lavillière, Henri Bergson, Léon Bloy, Charles de Foucauld, Jacques Rivière, Max Jacob, Alexis Carrel, Takashi Nagai, Charles Du Bos, Clara Sheridan, Charles Péguy, Evelyn Waugh, Vladimir Ghika, Karl-Joris Huysmans, Gabriel Marcel, Robert Hugh Benson, Hugo Ball, Ernest Psichari, René Schwob, G.-K. Chesterton, Curzio Malaparte, Theodor Haecker, Daphné Pochin Mould, Maxence van der Meersch, Julien Green, Leonard Fujita, Dorothy Day, Israël Zolli, Hubert Lyautey, Edith Stein, Willibrord Verkade, Jean-Claude Guillebaud, Richard Borgman, Patrick Kéchichian, Vonne van der Meer, Willem Jan Otten, Tony Blair, Fabrice Hadjadj, Réginald Gaillard, Véronique Lévy, Fernando Casanova, Djibril Cissé, Ulf Ekman...

*« Le christianisme est
la seule religion qui place
au cœur de sa démarche
la transformation intérieure
de l'homme. »
Mgr Lustiger*

Divers ouvrages ont été consacrés à ces témoins, au fait que ces nombreuses conversions appellent un regard bienveillant sur le mystère du Christ et de son Corps mystique. Tant de cheminements si différents, qui trouvent leur point de communion dans un même *Credo*, dans une fidélité à la réalité eucharistique de l'Église catholique. «Le christianisme est la seule religion qui place au cœur de sa démarche la transformation intérieure de l'homme», disait le cardinal Jean-Marie Lustiger. C'est cette transformation en acte qui interpelle, en ce qu'elle est un dévoilement de cette part infime de mystère que chacun d'entre nous est appelé à vivre.

À CHACUN SA PART DE MYSTÈRE

Dans le Nouveau Testament, les apôtres reçoivent tout le mystère du Christ. Pourtant, chacun d'entre eux reçoit une partie de manière approfondie: Pierre participe à la seigneurie du Christ, Paul reçoit une compréhension du mystère du Christ en tant qu'il est l'Envoyé du Père, Jean touche la réalité de Jésus comme adorateur du Père, Jacques vit la charité active... L'histoire ne s'arrête évidemment pas aux Évangiles. Nous pourrions évoquer François d'Assise et le mystère du Christ pauvre, Faustine et la miséricorde ou encore Jean-Paul II et la communion des saints. C'est toujours le même mystère du Christ, mais l'accent est différent.

Plus nous creusons cette part de mystère que Dieu veut nous donner, plus nous devenons des témoins de sa résurrection: la foi se transmet par le rayonnement d'une intériorité. Notre humanité particulière est informée par la personne de Jésus. Ce n'est pas un déni de personnalité mais une élévation pour devenir un aspect de l'image de Dieu: «Ce n'est plus moi qui vis mais Christ en moi». Le Christ diffracte son mystère entre les membres de son Corps; chacun reçoit une lumière particulière, comme une émotion sacrée. Il n'est en définitive que cette question cruciale: quelle est la mienne?

Pierre Monastier



Source: Pixéls.com